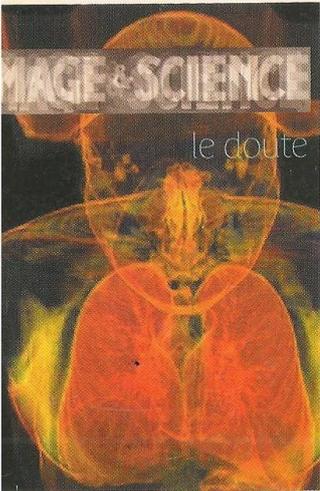




18^{es} Rencontres internationales
29 septembre - 28 octobre



CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE



MANIFESTATIONS EN RÉGIONS / EVENTS IN THE REGIONS

Toulouse

Le cinéma n'a pas peur du vide.

CINEMA IS NOT AFRAID OF THE UNKNOWN

Guy
Chapouillié
directeur de l'ESAV

Il en est ainsi, je ne doute pas de mes amis, même si la vie n'a cessé de me mettre en garde jusqu'à me faire moqueur et douteur. En revanche, je déteste le spectacle lamentable de ces piètres penseurs qui ne doutent jamais, puisque le doute est l'effet de la réflexion, et qui défilent à l'antenne, certains de tout et par conséquent de son contraire ; je hais les papes de cette mondialisation sans rivage qui donne toujours plus aux riches et toujours moins aux pauvres ; je maudis le dogme religieux qui voile la femme pour mieux l'effacer. Heureusement, je reprends des couleurs grâce à l'examen méthodique de chercheurs qui luttent avec passion, mais sans aveuglement, aux frontières du donné, contre la peur du vide, dans une démarche de mise à l'épreuve où, loin de toute névrose obsessionnelle, le doute a partie liée avec la logique et la dialectique pour éprouver le fait accompli, avant d'avancer le moindre jugement. Alors, contre les plates certitudes, l'arrachement, en quête de la preuve capable de réunir universellement et de suspendre le doute, est une beauté pleine.

Parfois, le cinéma s'en mêle et d'autres doutes s'imposent encore. En effet, peu importe le déclenchement du film, seule la signature, simple ou double, du chercheur-cinéaste ou du chercheur aux prises avec un cinéaste, nous rapproche de sa raison d'être. Car quelle que soit la distinction avancée, valorisation de la recherche, film d'investigation, regard averti, regard documenté, regard perçant, regard dirigé ou regard voilé, le regard du réalisateur est celui d'une personne qui témoigne à sa mesure, selon une option particulière. C'est un autre lecteur imparfait du jardin

imparfait qui va transmettre quelque chose de sa présence et de son trouble, sans crainte de la critique, car " aussi bien, nul ne saurait prétendre avoir tout contemplé ou tout connu. Que chacun dise franchement ce qu'il a à dire ; la vérité naîtra de ces sincérités convergentes " ⁽¹⁾.

De la sorte, ce cinéma-là, qui entretient une certaine idée de l'homme, flirte avec la philosophie, et par conséquent n'argumente jamais sans méditer, c'est-à-dire sans passer par une sorte d'écoute, d'auscultation, des auteurs en eux-mêmes. Le résultat de cette réflexion méditante n'est pas une simple opinion, mais une conviction vécue qui conduit à se prononcer en son âme et conscience. C'est le chemin d'une liberté intérieure où le discernement et l'intuition intellectuelle rendent la sensibilité plus sensible aux plis et replis des choses, plus ouverte à la vérité, fût-elle désespérante, fût-elle mortelle. Quelle vérité ? Celle du sujet de l'ensemble du réel, à la fois dans sa surface et sa profondeur.

En outre, ce regard n'échappe pas à la synthèse du désir, de l'engagement, mais aussi de l'amour du cinéma ou de la cinégénie, cette qualité nouvelle donnée au monde, et du principe de réalité. Alors, ce qui s'inscrit sur la pellicule et la bande sonore, c'est la nature d'une singulière relation au monde, car à l'instant où la vision de celui qui réalise se fait geste, quand il pense en cinéma, il hésite puis choisit comment filmer, comment écouter, comment poser ou ne pas poser de questions, comment prendre et couper la parole, comment construire les fragments - quel cadre, quel mouvement - avant de les combiner et de les agencer dans une coulée sans heurts ou bien dans un enchaînement chaotique de

1- Marc Bloch, in *L'Étrange défaite*, Gallimard, folio histoire, p. 54.

fragments disparates, pour lier au mieux, selon ses hypothèses, la surface à la profondeur et l'instant à la simultanéité.

Et puis, n'oublions pas que la machine cinéma n'est pas tout à fait une machine à copier et que, même au degré zéro du langage cinématographique, dès que le cinéaste appuie sur le bouton, elle majore ou, tout au moins, elle desquame autrement les choses ; c'est une sacré machine propice au doute, ce qui est sa puissance et sa punition.

De la sorte, dans un enchaînement de choix, du fragment à la totalité, où chaque moment a un doute à proposer, une double articulation installe l'examen et l'ordre de l'auteur et de personne d'autre.

Dans ces conditions, et tout en l'enrichissant, beaucoup de cinéastes ont su profiter du potentiel libérateur du cinéma pour réaliser leur regard et nous ouvrir autrement à la connaissance du monde, en choisissant le plus souvent d'y creuser au cœur. Leurs films de création, d'investigation ou de valorisation en témoignent, mais surtout révèlent, le plus souvent par excès, une présence ordinairement invisible.

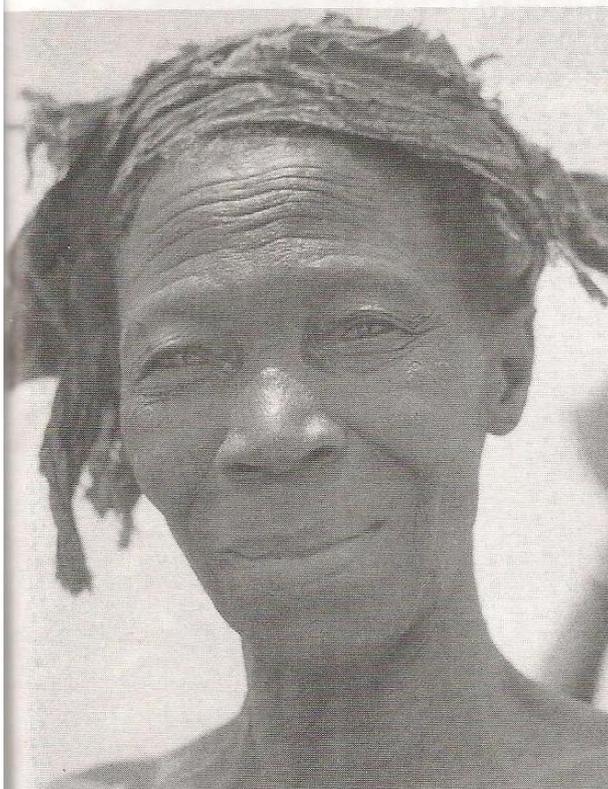
C'est Jean Painlevé qui pénètre en grossissement continu à l'intérieur de la bouche d'un oursin ou qui exhibe la poche de l'Hippocampe mâle dans laquelle la femelle déposera ses œufs.

C'est Jean Rouch qui danse avec sa caméra " participante " pour être dedans, comme un maître fou, pour

mieux fixer les gestes et leurs liens qui s'articulent en un langage sacré, avec des longueurs de pellicule limitées, à pas plus de 25 secondes par plan, pour une histoire pourtant de longue durée, celle des gestes.

C'est Luis Bunuel qui, avec *Terre sans pain*, opère une effraction à la " *extremosidad* " du réel et dévoile par-là notre cécité ou notre lâcheté ; il rappelle que personne n'est innocent et que la misère est en nous.

C'est Johan Van der Keuken qui, par *Vacances prolongées*, ausculte à la distance des coups donnés et reçus, sans jamais cacher le mal profond qui le ronge. C'est Jean Daniel Pollet qui choisit la sphère de la confiance, celle du lépreux – *L'Ordre* – puis celle du poète – *L'Arbre et le Soleil* –, la distance intime de la voix du bout des lèvres qui souffle à l'oreille la mise à plat d'une pensée et secrète le frisson. Et puis, il y a Santiago Alvarez qui renvoie les films d'archives au désordre du monde qu'il interroge, comme avec *79 printemps*, en déclarant les " photos de partout, à l'usage de tous et pour tout usage " pour ne pas succomber au récit des vainqueurs. Ainsi, selon la méthode du doute, tout doit être vu et revu afin de ne pas vivre les moments comme des vagues que d'autres vagues effacent mais en sachant que chaque vague est différente et que, devant elle, nous ne sommes déjà plus les mêmes... ■



*A qui est le regard
qui traverse mes yeux ?*

*Whose is the gaze
that pierces my eyes ?*

(Fernando Pessoa)



18^{es} Rencontres internationales de l'audiovisuel scientifique

29 septembre - 28 octobre 2001

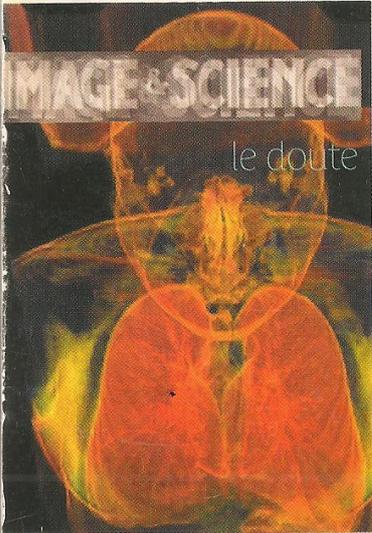


Image: Rodolphe Gambergh



CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE